



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES POSTES ET TÉLÉCOMMUNICATIONS

L'Administration des Postes et Télécommunications françaises met en vente à partir du 10 juin 1961 à TOULON (Var) et du 12 juin dans les autres bureaux, un timbre-poste consacré à RAIMU.

CARACTÉRISTIQUES DE CE TIMBRE

Valeur : 0,50 NF

Couleurs { bistre rouge
vert
pourpre

50 timbres à la feuille



Dessiné par DECARIS

Gravé en taille-douce
par DURRENSFormat vertical 22 x 36
(dentelé 13)

Né à Toulon le 18 décembre 1883, RAIMU s'appelait de son vrai nom Muraire, et selon une tradition toujours suivie dans sa famille — qui se flattait d'une lointaine ascendance romaine — son père, pâtissier, qui portait les prénoms de Mucius Scevola, lui donna ceux de Jules-Auguste-César.

Ces vocables aux consonances impériales n'empêchèrent pas le jeune Muraire de dédaigner le métier paternel pour tourner ses ambitions vers le café-concert. Ses essais en fin de semaine à Toulon et dans les villes avoisinantes, avec un numéro de comique troupier, furent assez longtemps malheureux.

Vers 1900, il n'était plus que souffleur à l'Alhambra de Marseille quand la subite défaillance d'un acteur de la revue lui donna l'occasion d'un remplacement au pied levé dont il s'acquitta brillamment, ce qui lui valut des engagements dans d'importantes tournées. Enfin son compatriote Félix Mayol, fondant en 1908 le Concert qui porte toujours son nom, appela auprès de lui ses camarades toulonnais. Dès la première revue d'Yves Mirande, RAIMU se fait remarquer, et un important critique lui prédit une carrière de boulevard.

Jusqu'en 1912 cependant il continue de jouer dans des revues, à la Scala, aux Folies-Bergères, à la Cigale : ses numéros deviennent des sketches très divers où son talent de comédien s'affirme de jour en jour. En 1912, Feydeau lui confie un rôle — de Marseillais, bien entendu — dans *Monsieur chasse*. RAIMU prend ensuite rang de véritable vedette, grâce à la brillante série des revues satiriques de Rip, où sa truculence s'oppose plaisamment à l'espièglerie pimentée de la fine fantaisiste Spinelly. C'est à ses côtés qu'il crée, en compagnie de l'inoubliable Max Dearly, *l'École des Cocottes*, d'Armont et Gerbidon. Avec Max Dearly et Lavallière, il triomphe dans *Le Roi*, de Flers et Caillavet. Enfin, après une dernière série de revues (notamment au Casino de Paris) dont chacune grandit son succès personnel, c'est sa mémorable rencontre avec l'œuvre de Pagnol. Il crée, le 8 mars 1929, *Marius* qui sera suivi de *Fanny*, puis de *César* — toutes pièces reprises ensuite au cinéma. RAIMU épanouit alors en plénitude son merveilleux tempérament méditerranéen. Il n'a qu'à être lui-même pour vivre les soudaines colères de César, ses bourrades rusées et ses brusqueries émues. Le visage aux traits un peu lourds et cependant merveilleusement mobiles, la voix de basse cuivrée assaisonnée de l'accent chantant, et la prodigieuse justesse percutante des intonations : tout concourt à lui permettre de passer sans effort du pittoresque au tragique, en demeurant toujours intensément humain. Il prend place, à partir de ce moment, parmi les plus grands acteurs français.

Le cinéma désormais ne cessera plus de l'accaparer : il tournera plus de soixante films en quinze ans, dont les meilleurs (la trilogie déjà citée, plus *la Femme du Boulanger*) reviennent encore avec bonheur sur nos écrans. Parmi les autres bandes devenues classiques, il faut retenir sa séquence de *Carnet de bal*, *l'Arlésienne*, *l'Étrange M. Victor*; enfin, placés au-dessus de tout, ses derniers rôles : *l'Homme au chapeau rond* et *les Inconnus dans la maison*. Dans celui-ci notamment, un pathétique discours enregistré presque complètement en gros plan nous permet de continuer d'admirer l'étonnant acteur RAIMU comme s'il vivait encore.

En 1944, RAIMU reçut la consécration définitive : il fut appelé à la Comédie-Française, pour une reprise du *Bourgeois gentilhomme*, puis du *Malade imaginaire*. On lui fit le succès que méritait sa carrière, mais, incliné par la maturité de l'âge et par ses récentes créations, vers des personnages plus sombres et plus profonds, il ne sembla pas donner sa pleine mesure dans le climat de la comédie-ballet moliéresque. On eût rêvé de le voir incarner *Tartuffe*, où il eût été incomparable.

Il s'impatiait de sa relative inactivité à la Comédie, et il négociait un départ courtois quand le sort le frappa en 1946 : en mars, un grave accident d'auto l'immobilisa pendant plusieurs mois, et peut-être ruina sa résistance intérieure. Ce qui expliquerait que, le 20 septembre, apparemment rétabli cependant, il ait succombé à une brusque défaillance du cœur, au cours d'une intervention chirurgicale.

Ses obsèques provoquèrent une immense affluence, témoignage d'une juste popularité qui se prolonge, fidèle, grâce à l'admirable qualité de quelques-uns de ses plus beaux films.

ADUJANE